

Joseph Bernard et le dessin

Par Valérie Montalbetti,
Conservateur des Collections,
Fondation de Coubertin,
mai 2013.

Joseph Bernard (1866-1931) a eu toute sa vie la passion du dessin. Adolescent, il se forme auprès du peintre Antoine-Christian Zacharie (1819-1899) dit Tony Zac, directeur de l'Ecole de Dessin de Vienne. L'écrivain Émile Roux-Parassac commente : « Il allait, le crayon toujours aux doigts, dessinant, s'instruisant seul ; écoutait distraitemment les conseils et les critiques de l'honnête Zacharie » (*Joseph Bernard, sculpteur viennois*, 1934). Entré à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris en 1887, son goût du dessin lui crée des difficultés auprès de son professeur, le sculpteur Jules Cavelier (1814-1894), qui lui reproche de dessiner en classe de sculpture, au lieu de modeler, comme le rapporte Jean Bernard, le fils unique du sculpteur : « Je sais par mon père lui-même, que ses difficultés aux Beaux-Arts de Paris, où il était entré dans l'atelier de Cavelier, provenaient de ce qu'il dessinait toujours en classe de sculpture » (*Joseph Bernard*, 1989). Dans le *Dictionnaire biographique des artistes contemporains* de 1930, le critique Armand Dayot, fondateur de la revue *L'Art et les Artistes*, estime que Bernard doit davantage au dessin et à l'observation qu'à l'enseignement des Beaux-Arts : « Il étudia, mais peu de temps, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, puis à celle de Paris. Mais il comprit bien vite que le véritable enseignement est celui qu'on acquiert d'une façon indépendante, [...] observant et dessinant sans cesse, pour arriver à une expression plus pure de son art [...] ».

Bernard voulait demeurer indépendant et ne pas travailler pour les autres sculpteurs. Aussi « il opta pour une place de nuit dans une imprimerie des Halles, où il resta onze ans, ce qui lui procura l'argent nécessaire pour faire de la sculpture le jour » indique son fils Jean Bernard. Il semble qu'il y exécutait des dessins pour la lithographie, comme le rapporte l'écrivain Gabriel Faure, fonctionnaire de l'administration des Beaux-Arts et ami du sculpteur : « Pour gagner l'argent nécessaire à la vie courante et acheter ses pierres, il mena une existence à peine croyable. De 1895 à 1910, pendant les quinze années de sa maturité, il passa toutes ses nuits dans une imprimerie, à exécuter je ne sais quels dessins lithographiques » (*Mes Alyscamps*, 1948). Un autre ami du sculpteur, le poète Edouard Marye, semble confirmer cette activité de dessinateur la nuit : « Pendant des années, inconnu de tous, ou presque, il dut besogner, à longueur de nuit, pour trouver les ressources indispensables à la continuation de son effort d'art. Rien n'est inutile à une haute destinée : la suprême aisance des dessins, des aquarelles et des gravures de Bernard [...] vient sans doute de ces veilles-là » (*Art vivant*, 1931).

Le dessin fut aussi le ciment de l'amitié profonde qui unit Joseph Bernard au peintre et enlumineur Marcel-Lenoir (1872-1931) dans leurs années de jeunesse. Le critique d'art Stanislas Fumet raconte dans ses mémoires cette amitié dans le dessin : « Marcel-Lenoir m'avait parlé d'un sculpteur, Joseph Bernard, qui était son ami, et avec qui il était si lié que le

peintre ou le sculpteur s’amusait à continuer le dessin que l’autre était en train de faire. Il est difficile de trouver pour deux artistes une plus belle preuve d’entente au sein de l’amitié » (*Histoire de Dieu dans ma vie*, 1978). Marcel-Lenoir semble avoir trouvé sa voie dans le dessin grâce à Bernard : « Quand j’étais artistiquement un enfant, que je ciselais mes enluminures, un peu comme des bijoux, je m’acheminai vers le dessin, je ne l’atteignais pas. Il y a quelque chose qui me manquait. C’est grâce à Bernard que je l’ai trouvé » (*Ibid.*)

En 1913, puis en 1914, deux accidents vasculaires-cérébraux rendent Bernard temporairement hémiparétique. Le médecin et critique d’art François Vallon rappelle le précieux recours que fut alors le dessin pour Bernard : « c’est un merveilleux dessinateur, un coloriste chaud et pur. Il a dans le papier un précieux exutoire. Que deviendrait-il s’il ne pouvait y jeter les visions plastiques qui le hantent ? [...] Quand de 1913 à 1915 la maladie lui retire des mains brutalement la masse et le ciseau, du moins sa plume, ses pinceaux, ses pastels lui resteront » (*Art et médecine*, 1934).

Tout au long de sa carrière, dans sa pratique de sculpteur, Joseph Bernard a multiplié les esquisses préalables à la réalisation de ses sculptures. Ces études préparatoires sont d’autant plus nécessaires que l’artiste pratique la taille directe, c’est-à-dire qu’il attaque le bloc de marbre ou de pierre sans modèle préalable.

Comme l’écrit le poète Tristan Klingsor dans la monographie qu’il consacre au sculpteur en 1923 : « Nombreux sont d’ailleurs les dessins de Joseph Bernard. Qui veut attaquer sans inquiétude la pierre doit porter en son esprit tout un répertoire de formes. C’est par le crayon, par la plume, par l’aquarelle, que Joseph Bernard les cherche d’abord. Avant tout sa préoccupation va aux beaux rythmes. [...] Ces dessins de sculpteurs ont d’ailleurs toujours une rare qualité, on sent leurs auteurs habitués à regarder les êtres et les objets sous toutes leurs faces » (*Joseph Bernard*, NRF, 1923).

Emmanuel de Thubert, le chantre du retour à la taille directe en sculpture, fondateur du mouvement et de la revue *La Douce France*, indique à propos de la sculpture de la *Bacchante* : « Il l’a créée pendant vingt ans, et pour assurer son étude, combien d’aquarelles a-t-il peintes ? combien de dessins a-t-il faits ? Je les crois innombrables ; ces essais qui sont d’ailleurs autant d’œuvres parfaites, lui permettraient d’approcher sa figure [...] » (*La Revue Française hebdomadaire*, 1927)

Le critique d’art Edmond Campagnac le rappelle encore en 1932, au moment de l’exposition rétrospective de Joseph Bernard au musée de l’Orangerie : « Pour s’attaquer à la taille directe, il faut connaître admirablement le dessin et le modelage. Joseph Bernard les connaissait à merveille. En présence d’une pierre, comme Michel-Ange, il imaginait la figure à créer d’après le bloc de marbre. Mais il ne s’attaquait pas immédiatement à celui-ci. Tout un travail préalable s’imposait : des dessins et des aquarelles, admirables essais où resplendit toute la fraîcheur de l’art de Joseph Bernard, se multipliaient, le dessin étant pour lui la vraie source de l’art sculptural » (*Le Matin*, 1932).

Toutefois, beaucoup de dessins de Joseph Bernard sont des œuvres à part entière, sans liaison avec la réalisation d’une sculpture. Dès 1903, le poète Léon Rictor signale : « Certaines

de ces compositions, le *Fardeau de la Vie*, les *Haleurs*, sont de vrais tableaux » (*Le Rappel*, 1903). Plusieurs critiques constatent l'existence d'une production graphique autonome parallèlement aux *dessins de sculpteurs*, tels Louis Hautecoeur : « Les croquis ne sont pas moins curieux ; ce sont des notations d'attitudes, de masses, vrais dessins de sculpteur ; ce sont des aquarelles embrumées ou dont les teintes précieuses éclatent çà et là d'un vermillon ou d'un vert Véronèse » (*Chronique des Arts*, 1914) ; ou l'universitaire belge Paul Fierens : « On connaît ses fusains de sculpteur où les volumes s'équilibrent, où les lignes de force et de grâce s'enchevêtrent et se dénouent. Or, dans l'œuvre graphique de Joseph Bernard, tout n'est pas nécessairement *dessin de sculpteur*. Plusieurs de ses aquarelles sont d'un *peintre* [...] » (*L'Art et les Artistes*, 1923).

Les *Souvenirs* du fils du sculpteur confirment cette pratique autonome du dessin, en particulier au lendemain de la guerre : « Joseph Bernard avait repris son activité. Il avait cinquante-quatre ans [1920]. Il dessinait beaucoup. C'était l'époque où un ami lui avait donné des rouleaux de papier de Chine ancien, dont il usait pour de vigoureuses aquarelles, hautes en couleur, qu'il peignait comme des fresques » (*Joseph Bernard*, 1989). Joseph Bernard passe l'été 1921 aux Charmettes, au-dessus de Chambéry (propriété où, au 18^e siècle, Madame de Warens accueillit Jean-Jacques Rousseau), avec son ami, le sculpteur Mars-Vallett, conservateur du musée de Chambéry : « Mon père avait emporté beaucoup de papier de Chine et il faisait de grandes aquarelles » (*Ibid.*)

A la fin de sa vie, Joseph Bernard fut sollicité pour illustrer une édition pour bibliophiles de *l'Ame et la danse*, dialogue socratique de Paul Valéry, paru dans la *Revue musicale* en 1921. Armand Dayot indique dans le *Dictionnaire biographique des artistes contemporains* (1930) : « En ce moment même, [...] Joseph Bernard exécute pour la plus grande délectation de quelques bienheureux bibliophiles, des aquarelles, d'un coloris merveilleux et rare, destinées à l'illustration de *l'Ame et la danse* de Paul Valéry ». Bernard réalisa une série d'aquarelles et venait juste de terminer l'ouvrage avant sa mort brutale le 7 janvier 1931, à l'âge de 64 ans : « la mort est venue le frapper, alors qu'il terminait, pour la délectation de quelques bibliophiles privilégiés, une suite d'aquarelles destinées à l'illustration de *l'Ame de la Danse* » (*L'Art et les Artistes*, 1931). Luc Benoist, critique très exigeant, est conquis par les aquarelles de Bernard, dont il imagine le bonheur à réaliser ce projet : « Aussi dût-il accepter avec joie l'occasion qui lui fut offerte d'illustrer d'aquarelles *l'Ame et la Danse* de Paul Valery. C'était un texte à la mesure et au gout de ce mélomane, qui avait, un temps rêvé d'un *Monument à Beethoven*. Il mit dans ces pages ingénieuses une harmonie platonicienne » (*Gazette des Beaux-Arts*, 1932).

L'importance accordée par Joseph Bernard au dessin

Joseph Bernard a indiqué dans un texte du 14 octobre 1912 (conservé dans la Documentation de la Fondation de Coubertin) toute l'importance que revêtait pour lui le dessin :

« Connaître la matière, dessiner le plus qu'on peut, acquérir la même maîtrise d'exécution dans l'art du dessin qui est la genèse des arts plastiques, modeler par le trait sur une feuille de papier, dessiner en sculptant, et sculpter en dessinant, c'est ce que j'ai pensé dès mes débuts, c'est ce que j'ai voulu, c'est ce que je sens établi profondément en moi, et que je cherche

toujours à obtenir de plus en plus, là est l'absolu de mon art, l'unique expression, le seul moyen d'émouvoir et de rester. »

Il semble que Bernard ait conservé cette conception du dessin jusqu'à la fin de sa vie, comme en témoigne l'article du critique Edmond Campagnac en 1930, où il rapporte les propos du sculpteur : « Pour définir son art, je ne saurais mieux faire que de le laisser parler lui-même : *Pour faire œuvre belle, dit-il, il faut traiter directement dans la matière, il faut connaître à fond son âme et sa chair, rien n'est banal des éléments qui servent à réaliser l'œuvre d'art, rien n'est métier, tout est sensible ; mais il faut aller aussi, avant toute chose, au dessin, là seulement est la source, l'expression absolue de l'art sculptural : dessiner sans trêve, modeler au trait sur du papier, en un mot dessiner en sculptant et sculpter en dessinant, c'est le moyen le plus vrai, celui auquel je me suis astreint avec joie et auquel je dois aussi mes plus profondes joies artistiques.* » (Le Matin, 1930)

Bernard semblait choisir avec soin ses papiers. C'est ce qu'indique Tristan Klingsor dans sa monographie de l'artiste : « un véritable artiste ne peut manquer d'être sensible à cette qualité suprême de réalisation. Ne croyez pas qu'elle soit involontaire chez Bernard. Non seulement il choisit ses papiers, mais il veut pour l'aquarelle de beaux parchemins souples, que l'on peut travailler sans fin, enrichir de couleurs, laver, gratter, pour arriver à l'expression la plus énigmatique et la plus attachante qui soit. » (Joseph Bernard, NRF, 1923)

L'intérêt que l'artiste portait à ses dessins se manifeste aussi dans leur exposition régulière. Bernard exposait ses dessins en même temps que ses sculptures, et en grande quantité. On le constate à la lecture des catalogues de ses expositions personnelles (c'est-à-dire des expositions qui lui sont entièrement consacrées). Sa première exposition personnelle se tient à la Galerie Hébrard, à Paris, en 1908 : il y présente 69 dessins et 77 sculptures. Lors de l'importante exposition à la Galerie Manzi-Joyant, à Paris, en 1914, il présente 169 dessins pour 81 sculptures. Il continue après-guerre : 45 dessins pour 26 sculptures à la Galerie La Licorne à Paris, en 1920 ; 24 dessins pour 22 sculptures à l'exposition de Vienne, sa ville natale, en 1924 ; 43 dessins pour 31 sculptures à l'*Exposition des œuvres de Joseph Bernard au profit du sanatorium des étudiants* à l'Hôtel de Ville de Lyon en 1925.

Aussi, le conservateur Louis Hautecoeur, lorsqu'il organisa l'*Exposition rétrospective de Joseph Bernard* au Musée de l'Orangerie en février 1932, veilla à présenter 84 dessins aux côtés des 95 sculptures. Comme il l'écrivit dans le *Bulletin des musées de France* : « Joseph Bernard est aussi un dessinateur. Toute sa vie il a accumulé les dessins et les aquarelles. On en verra à l'Orangerie une centaine. Tantôt du bout de sa plume il croise, emmêle, tresse, enroule les traits en un griffonis que les graveurs appelleraient du « foin », mais dont le total donne l'impression du volume. Ces dessins-là, ce sont des dessins de sculpteur. Mais à côté, il y a des dessins linéaires, dont les pointes sèches sont l'aboutissement. Comme Rodin, il laisse son crayon envelopper d'un cerne continu une forme, auquel un lavis d'aquarelle donne l'épaisseur ; ou bien son pinceau couvre directement une surface qu'il délimite, qu'il précise, qu'il détermine, qu'il enserme de ce trait serpentin. Ce que cherche alors Bernard, c'est l'attitude, l'arabesque, le mouvement. Bernard, toute sa vie, a été préoccupé par le rythme. [...] Ce goût

du dessin l'a amené à voir parfois une figure sculptée non plus dans sa masse, mais par la silhouette. »

La critique d'art conquise par les dessins de Joseph Bernard

De nombreux critiques d'art ont souligné l'importance du dessin chez Joseph Bernard et la très grande qualité de son œuvre dessinée. Nous avons effectué une recension des mentions des dessins de l'artiste dans la presse de l'époque (disponible sur le site Internet de la Fondation).

La critique se montre enthousiasmée par les dessins de Joseph Bernard, voire dithyrambique.

La critique apprécie dans ses dessins l'imagination, l'invention, la part de rêve, l'exubérance, la vie, le chant, la poésie... Ainsi, le critique du *Figaro*, Arsène Alexandre, qui suit le travail de l'artiste dès 1908 et tout au long de sa vie, admire la « belle exubérance d'imagination païenne [de] l'aquarelliste qu'est Joseph Bernard », « l'inspiration plastique et poétique » de ses dessins, et le considère comme un « attrayant rêveur à l'aquarelle » (*Figaro*, 1908, 1910, 1922 et 1931).

C'est ce que ressent le poète Léon Rictor, ami de l'artiste : « Bernard dessine. Dans ses crayons noirs, dans ses encres de couleur, surgissent des révélations, [...] la vie, le rêve. » (*L'Art Décoratif*, 1908) ; et le conservateur Edouard Sarradin : « il y a dans ses dessins une délicatesse inventive, une grâce d'expression dont il est impossible de n'être pas touché » (*Le Journal des débats*, 1908).

Léonie Doutrelandt, la compagne et future épouse de Joseph Bernard, admire la « luxuriante imagination » de ses encres de couleur (*Journal de Vienne*, 1908).

Louis Hauteceur estime que la « science érudite » des dessins de Bernard n'arrête jamais « la spontanéité, la vigueur qui s'élanche et vous entraîne. » (*Chronique des Arts*, 1914).

Edmond Campagnac admire également cette conjonction de la science et de la vie dans les dessins de Bernard : « La science du dessin a donné à Joseph Bernard un admirable sens de la précision et de cette précision est née une œuvre tout à la fois forte et gracieuse. [...] N'y avait-il pas lieu de craindre pour Joseph Bernard que son souci du dessin et de la recherche minutieuse ne le conduisent à un art en repos? Il n'en a rien été, c'est le mouvement, c'est la vie même qu'il exprime » (*Le Matin*, 1930).

L'écrivain Georges Lecomte, longtemps directeur de l'École Estienne (1913-1934), s'exclame après la mort de l'artiste : « Et quel dessinateur était ce statuaire ! De lui, je connais des pages maîtresses qui sont des chefs-d'œuvre de vie, de mouvement, de délicatesse ou de puissance » (*Journal de Vienne*, 1931).

Pierre du Colombier prise ses aquarelles « où chantent les verts et les carmins » (*Candide*, 1932).

Le poète Edouard Marye considère que, dans les dessins de Bernard, « [...] bouillonne une fureur dionysiaque à laquelle il ne se livre pas ailleurs, qu'il a réfréné dans ses sculptures » (*L'Art Vivant*, 1932).

Par le dessin, Bernard « ne cesse de chuchoter le poème qui chante en lui », selon le Docteur François Vallon (*Art et médecine*, 1934).

La pratique quotidienne du dessin chez Bernard, sa virtuosité, et la qualité artistique de sa production qui l'apparente à un peintre, sont souvent soulignées.

Dès 1902, le peintre Marcel Lenoir, très proche ami de Bernard, indique : « Les dessins se succédaient [...] ; des visages de femmes rappelant les vierges Gothiques, par leur robustesse, et ces êtres minuscules, traités de façon hâtive, se grandissent et se haussent aux véritables œuvres d'art, par l'intensité d'émotion dont ils sont empreints. » (*Journal de Vienne*)

Un critique d'art russe, A. Kourgauny, affirme en outre l'influence des dessins de Bernard sur les peintres et dessinateurs : « Joseph Bernard dessine beaucoup, il serait presque inutile de le dire en voyant son œuvre, il accumule croquis, dessins et aquarelles, [...] on se rend compte en eux de l'aristocratie et de l'originalité de l'œuvre de Bernard, ils nous captivent non moins que ses pierres, il n'est pas étonnant qu'ils aient influencé des peintres et des dessinateurs. » (*Revue Russe*, puis *Journal de Vienne*, 1912)

Abondance et virtuosité sont indiquées dans une recension du Salon d'Automne de 1912 : « Ajoutons qu'il est un dessinateur hors de pair ; il ne se passe pas de jours qu'il ne fasse d'abondantes études d'après nature : son étonnante virtuosité est le fruit de la longue patience qu'il a mise à conquérir les moyens réclamés par un art qu'il aime d'un amour passionné. » (*Masques et visages*).

Un article de 1913 relate une visite de la *Société Art et Science* à l'atelier de Bernard, Cité Falguière, à Paris : « Un millier de dessins les plus extraordinaires, les plus délicats et les plus variés, entrecoupés d'aquarelles riantes, furent exhibés au-dessus des cartons pour l'enthousiasme unanime des visiteurs. » (*Paris-Journal* puis *Journal de Vienne*, 1913)

Après la grande exposition consacrée à l'artiste en 1914, l'écrivain dandy Gabriel Mourey met en exergue la passion de Bernard pour le dessin : « Il a la passion du dessin, une passion violente et farouche ; il passe ses journées, il passe la plus grande partie de ses nuits à dessiner, il dessine sans cesse » (*Les Arts*, 1914).

L'éditeur d'art Roger Allard compare les draperies dessinées par Bernard à celle du Tintoret : « Les lavis à l'encre de Chine dénotent une technique prodigieuse d'habileté : certaines draperies sont traitées de manière à n'avoir presque rien à envier pour la transparence et la souplesse, à ces dessins de Tintoret qui demeurent des modèles de noblesse incomparables. » (*Les Feuilles d'Art*, 1919)

L'universitaire belge Paul Fierens, voit dans les dessins de Bernard l'œuvre d'un peintre à l'instar de Bonnard : « Sans cesse, d'ailleurs, il dessine. [...] Plusieurs de ses aquarelles sont d'un *peintre* épris de chaleur et de soleil pur, mais distingué, discret comme un Bonnard, avec des harmonies que l'on dirait empruntées à des souvenirs asiatiques. » (*L'Art et les Artistes*, 1923)

Le Docteur Henry Chaumartin découvre fasciné la production graphique lors de l'exposition *Joseph Bernard* à Vienne en 1924 : « [...] il me reste à parler maintenant du peintre et du dessinateur. Il est toute une série d'étonnantes aquarelles dont la variété déconcerte. Quel peintre remarquable de hardiesse ! Des verts de tonalité audacieuse voisinent avec d'intenses bleus et Bernard obtient toujours des effets harmonieux. [...] Je n'hésiterai pas à appeler chef d'œuvre son *Souvenir de Mascarade* ! J'ai ressenti devant cette aquarelle une émotion que bien peu de peintures jusqu'ici m'ont donnée » (*Journal de Vienne*, 1924).

Tristan Leclère, autre nom de Tristan Klingsor, notifie : « Pour Joseph Bernard, il n'est guère de jour sans dessin » (*Art et Décoration*, 1924). Et Armand Dayot affirme que « Bernard dessine sans relâche » dans le *Dictionnaire biographique des artistes contemporains* de 1930.

Le conservateur de musée Luc Benoist y voit une manière de vivre : « Joseph Bernard dessinait perpétuellement. C'était sa manière de vivre » (*Gazette des Beaux-Arts*, 1932).

Le poète Edouard Marye évoque la variété des techniques utilisées par l'artiste et son étonnante virtuosité : « Joseph Bernard [...] a énormément dessiné et peint, poussant dans tous les sens ses recherches, quant aux fonds [...] et quant aux procédés : encres de couleur, sépia, pastel, aqua, mine de plomb, dont il utilisait, en les confondant, les possibilités avec une étonnante virtuosité » (*L'Art Vivant*, 1932).

La liberté dans le dessin, comme Rodin

Cette liberté dans le dessin et cette pratique quotidienne ne sont pas sans rappeler Rodin : « Et comme Rodin encore, pour faciliter sa tâche créatrice, Joseph Bernard dessine à l'encre, à l'aquarelle sur papier », écrit Georges Denoinville (*Mobilier et Décoration d'intérieur*, 1925) ; « Bernard, qui est le seul sculpteur dessinant comme Rodin – et Dieu sait comme il dessinait – [...] » écrit l'essayiste Stanislas Fumet (*Album d'Art Druet*, 1928).

Toutefois la comparaison avec Rodin n'empêche aucunement l'originalité de Bernard. Louis Hauteceur apprécie « l'originalité flagrante » des dessins de Bernard, malgré les rapprochements possibles avec Rodin ou Gauguin ou l'Inde (*Chronique des Arts*, 1914). Tristan Leclère indique également : « Plus raffinés peut-être encore sont les dessins à la plume et au lavis. C'est une formule qu'employait déjà Rodin. Joseph Bernard l'a faite sienne. Il joue des transparences du noir délavé dans l'eau, des étalages de la couleur, de ses effets sur le papier humide » (*Art et Décoration*, 1924). Stanislas Fumet précise : « De Rodin, il a seulement entendu cette leçon que le dessin est le secret de la richesse et de la liberté. » (*Benjamin*, 1925). L'historien d'art Pierre du Colombier estime « qu'avec le lavis, à l'intérieur d'un contour qui s'inspire de Rodin, mais sans appartenir à la même famille, il renouvelle le travail subtil de son modelage » (*Candide*, 1932).

Le poète Pascal Forthuny avoue même préférer les dessins de Bernard à ceux de Rodin : « Le sculpteur Joseph Bernard expose des dessins que je préfère souvent à ceux de Rodin. Une telle affirmation, quelque hérétique qu'elle paraisse, dispense de plus abondantes digressions » (*Le Matin*, 1910).

Même appréciation chez le poète André Salmon, chantre du cubisme, qui préfère comparer la pratique du dessin de Bernard à celle de Picasso : « Pourquoi toutes ces précautions ? Seulement pour dire ceci, qui sera par certains, tenu pour une énormité : Je mets Joseph Bernard au-dessus de Rodin. [...] Si ce sculpteur dessine, et de quelle main émue et ferme ! S'il nourrit son art de ses beaux dessins que les amateurs commencent à se disputer, il n'encombre pas les cabinets d'images de ces planches difficiles à cataloguer que Rodin prodigua avec une fureur sénile. Les dessins de Rodin quittaient l'atelier du maître avant que fût déché le lavis. Etait-ce du commerce ?

Bernard dessine, un peu selon l'éthique de Picasso, ce grand artiste, l'artiste moderne qui a le plus et le mieux dessiné et qui, au faite, consent seulement d'exposer ses dessins » (*L'Europe nouvelle*, 1919).

Henry Chaumartin juge son dessin digne des plus grands, et le compare également à Picasso ou encore Derain : « Et quel dessin ! Bernard en effet dessine comme bien peu dans l'Histoire de l'Art ont dessiné ! Il supporte la comparaison avec les meilleurs de tous les temps. Et seuls à notre époque, Picasso — le vrai Picasso — et Derain peut-être peuvent revendiquer le parallèle. Son habileté à enfermer d'un seul trait le contour d'un corps en mouvement est prodigieuse » (*Journal de Vienne*, 1924).

Dans cette multitude d'appréciations louangeuses, il faut toutefois signaler quelques rares critiques chagrins, qui reprochent à Bernard le caractère trop littéraire voire symboliste de ses dessins de jeunesse. Ainsi Pierre Hepp, en 1908, « émet le vœu que M. Bernard sache se tenir en garde contre l'influence de la mauvaise et malsaine littérature qui gâte ses dessins » (*La Chronique des arts et de la curiosité*, 1908). Roger Allard, très positif sur les dessins de Bernard, commente ainsi une aquarelle du *Penseur* reproduite dans l'article : « L'aquarelle assez ancienne est encore empreinte d'intentions littéraires. » (*Les Feuilles d'Art*, 1919). Il se réjouit d'ailleurs que Bernard ait su « bientôt se dégager des influences de Gustave Moreau et de Gauguin (sensibles dans les anciennes aquarelles) ». L'historien d'art Pierre du Colombier estime Bernard « excessivement inégal » dans ses dessins, même s'il lui reconnaît « le caractère qui fait les grands dessinateurs » et écrit un paragraphe élogieux à son propos (*Candide*, 1932).

Les dessins de Joseph Bernard collectionnés par les amateurs

Les dessins de Joseph Bernard étaient prisés des amateurs et collectionneurs. Un portfolio de *Vingt dessins de Joseph Bernard* fut publié en 1918, par les éditions A la Sirène.

Ce goût des collectionneurs est attesté par la critique. Roger Allard écrit ainsi : « Je ne puis malheureusement que signaler, en passant, ces étonnants dessins, si justement admirés des connaisseurs » (*Les Feuilles d'Art*, 1919). André Salmon évoque « ses beaux dessins que les amateurs commencent à se disputer » (*L'Europe nouvelle*, 1919).

Cet engouement se révèle surtout par les nombreux achats de dessins mentionnés dans le livre de comptes de Madame Bernard.

Le couturier Jacques Doucet (1853-1929), collectionneur et mécène, acheta vingt-deux dessins pour la bibliothèque Jacques Doucet en 1912, avant d'acquérir une édition en bronze de la *Jeune Fille à la cruche* (état de petite nature) en 1914.

Parmi les collectionneurs de dessins de Joseph Bernard, on remarque notamment :

- Henri d'Ardenne de Tizac (1877-1932), spécialiste de l'art chinois, premier conservateur du Musée Cernuschi de 1905 à sa mort, ami du sculpteur ;
- Paul Nocard (1869-1929), industriel fabricant de parfums, associé à la Maison Piver. En 1910, il commanda à Joseph Bernard la *Frise de la danse* en marbre (auj. Musée d'Orsay), pour décorer le Salon de musique de son hôtel particulier de Neuilly ;
- Paul Petit (1893-1944), diplomate de haut rang, écrivain et traducteur de Maître Eckhart et Kierkegaard, ami de Max Jacob et de Paul Claudel. Résistant, il fut exécuté par le régime nazi.

Les dessins de Joseph Bernard dans les musées

Le cabinet des arts graphiques du musée du Louvre conserve trois dessins de Joseph Bernard, achats de l'Etat à l'artiste en 1914 pour le Musée du Luxembourg à Paris, qui était alors le musée des artistes vivants. Le Musée des Beaux-Arts de Lyon, qui conserve six sculptures de l'artiste, possède également six dessins : quatre ont été acquis directement auprès de l'artiste en 1912, deux proviennent du legs du Docteur Tripier de 1917. L'Art Institute of Chicago conserve deux dessins, achetés en 1923 par un mécène privé, Robert Allerton, pour le musée. Des dessins de Bernard sont conservés au Musée des Beaux-Arts d'Alger et à celui de Bucarest (anciennement au Musée Simu).

Les Collections de la Fondation de Coubertin conservent 1485 dessins de l'artiste, donnés en 1985 par le fils du sculpteur, Jean Bernard.

Plusieurs expositions ont permis de montrer les dessins de Joseph Bernard ces 25 dernières années : l'exposition-dossier *La Danse de Joseph Bernard* au Musée d'Orsay, en 1989; la rétrospective *Joseph Bernard, sculptures et dessins* à la Fondation Gulbenkian, à Lisbonne, en 1992 (51 dessins) ; *Dessins de Joseph Bernard*, au Musée Despiauw-Wlérick, à Mont-de-Marsan, en 2001 (31 dessins) ; *Autour de la Danse*, à Dammarie-les-Lys (Seine et Marne), en 2004 ; plusieurs expositions au musée de la Fondation de Coubertin, dont *Dessins de Joseph Bernard (Léda, Le Penseur, Fusains)*, en septembre 2010 (18 dessins). Il faut faire une place à part à l'exposition *Dessins de Joseph Bernard*, au Domaine de Madame Elisabeth, à Versailles, en 2007-2008 (47 dessins).

Vous pouvez retrouver l'intégralité de ce texte sur le site Internet de la Fondation de Coubertin : <http://www.coubertin.fr>